

La trilogie de Neel Doff ou la quête inébranlable du bonheur.

Le récit poignant d'une femme battante, martyrisée par une vie de souffrances

Title	The trilogy of Neel Doff or the unwavering pursuit of happiness. The poignant story of a woman's fight, martyred by a life of sufferings
Abstract	Neel Doff is a Dutch writer who writes in French and reflects on the misery of the working class and on her tireless pursuit of happiness. In her trilogy that represents a memorial quest, the author writes about tragic events that she witnesses successively, and which make her sink in a state close to catatonia. However, this brave woman overcomes one by one all the obstacles that she encounters and finally manages to achieve happiness, burying the ghosts of the past forever...
Key words	19th century, misery, nature, imagination, sacrifices

Née à Buggenum, en Hollande, d'un garçon d'écurie et d'une dentellière qui ont neuf enfants, Cornelia Hubertina Doff (1858-1942) grandit dans le dénuement le plus complet : faim, froid, vermine, maladies, déménagements, prostitution, solitude..., la vie qu'elle nous dépeint dans sa trilogie d'inspiration autobiographique (composée de *Jours de famine*, *Keetje* et *Keetje trottin'*), est celle qu'ont connue tant d'enfants du sous-prolétariat, au XIX^e siècle. L'écrivaine nous raconte sa vie, par touches successives. Il s'agit d'une suite de souvenirs ponctuels, tous anodins, tous horribles : anodins, par leur aspect quotidien, parce qu'ils sont le vécu de gens qui sont englués dans leur situation ; horribles, parce que relevant de l'ineffable.

Dans son triptyque, la narratrice expose les conditions de vie pitoyables dans lesquelles elle évolue, les humiliations subies pendant son enfance et sa jeunesse, le sadisme des hommes qui la ramassent sur le trottoir lorsqu'elle se prostitue pour éviter que sa famille ne meure de faim. La jeune fille arrive néanmoins à s'extirper de cette vie dépravée en posant comme modèle pour des peintres et en abandonnant sa famille, non sans remords... Plus tard, elle rencontre André : celui-ci devient par la suite son amant et l'amour de sa vie. Malheureusement, la fatalité se déchaîne à nouveau sur elle : André tombe gravement malade et décède suite à une piqûre anatomique syphilitique. Esseulée, hantée par ses souvenirs, Keetje erre pendant des années... Elle décide finalement de mettre un terme à son errance et s'établit dans

¹ Afin de simplifier la lecture de cet article, nous utiliserons les abréviations suivantes dans les citations faisant référence aux différents volets de la trilogie doffienne, à savoir : JF pour *Jours de famine*, K pour *Keetje* et KT pour *Keetje trottin'*.

une maison de campagne, où elle finit ses jours heureuse, éloignée de la cruauté de la civilisation.

La question qui se pose alors est la suivante : peut-on accéder réellement au bonheur dans de telles conditions, après avoir vécu une existence marquée au fer rouge par la misère et la fatalité ?

1. Une définition du bonheur ?

Comment puis-je être heureux ? Voilà l'une des questions que tout individu en vient sans doute, à un moment ou à un autre de sa vie, à se poser. Même si Kant affirme que le bonheur n'est pas vraiment de ce monde, chacun s'obstine à le chercher. Peut-on donc définir le bonheur ?

On objecte fréquemment que chacun ayant sa propre conception du bonheur, il est vain d'en chercher une définition rigoureuse. Certes, la vision que j'ai de *mon* bonheur, ne vaut que pour *moi*, puisqu'elle désigne moins un état des choses, du monde autour de moi, qu'un rapport harmonieux de moi avec ces choses, ce monde. Kant explique que cette harmonie découle d'une coïncidence entre ce qui m'arrive et ce que je souhaite : « Le bonheur est l'état dans le monde d'un être raisonnable à qui tout arrive, dans le cours de son existence, suivant son souhait et sa volonté. »² On peut douter qu'un tel état soit quelquefois atteint, ou même puisse l'être. Mais il est certain que (à de rares exceptions près), c'est l'objectif que poursuivent les hommes ; même si la plupart d'entre eux se trompent sur les moyens les plus sûrs pour y accéder, tous y aspirent.

Cette tendance découle du principe de l'amour de soi, mis en évidence par Rousseau, et de la possibilité qu'à l'être rationnel de former l'idée d'une totalité des satisfactions possibles. Il faudrait donc s'étonner que les hommes ne cherchent pas le bonheur. Cet eudémonisme, cette conception du bonheur en tant que souverain bien, est-il possible ? En effet, que serait un monde où chaque individu poursuivrait comme fin suprême son bonheur personnel ? Que serait un monde où régnerait en maître le principe de l'amour de soi ? Dois-je, au contraire, vouloir d'abord et avant tout le bonheur de l'autre ? Faudrait-il suivre le conseil de Gaston Bachelard, lequel écrit, dans *La psychanalyse du feu* : « Pour être heureux, il faut penser au bonheur d'un autre »³ ? Une telle règle paraît fortement généreuse. Dans ce cas, le bien suprême serait l'union de la vertu et du bonheur, afin d'en être digne : en effet, il n'y a pas de bonheur possible sans le respect d'autrui. On peut même affirmer que faire son

2 E. Kant, *Critique de la raison pratique*, Paris, PUF, 1788 (1943), p. 134.

3 G. Bachelard, *La psychanalyse du feu*, Gallimard, Coll. NRF idées, 1938 (1949), p. 181.

devoir n'est pas le moyen le plus sûr d'être heureux : agir par devoir, c'est souvent aller contre ses inclinations, ses désirs.

Certes, agir moralement n'implique pas l'ascétisme, et on peut considérer que c'est aussi indirectement un devoir de travailler à son bonheur, car un minimum de bien-être est la condition de la vertu. Toutefois, pour Kant, la recherche du bonheur est seconde par rapport au devoir. Ce que les hommes nomment bonheur n'est souvent que l'objet temporaire et accidentel de leur désir. Kant considère que la fin de l'homme n'est pas la réalisation du bonheur, mais l'accomplissement de son être moral. Il se peut que le devoir s'oppose au bonheur, c'est pourtant le devoir seul que l'humanité doit suivre. Car le devoir est impératif moral de la raison pratique, tandis que le bonheur est quelque chose de subjectif : il n'est qu'« un idéal, non de la raison, mais de l'imagination. »

En ce sens, nous pouvons affirmer que Keetje suit la morale kantienne et s'oppose à l'hédonisme⁴ puisqu'elle en vient même à sacrifier sa dignité afin de sauver sa fratrie : atteinte depuis plusieurs jours de poussées de fièvre dues à la disette, la jeune fille décide de se rendre à l'hôpital. Après auscultation, le docteur lui annonce qu'elle est atteinte d'une bronchite chronique et de fièvres paludéennes. Le praticien s'occupe d'elle pendant les six semaines d'hospitalisation ; toutefois, ses attentions ne sont pas dénuées d'intérêt... Ce dernier recommande à sa patiente de continuer à prendre du sirop de Vanier et de la quinine, sachant pertinemment qu'elle ne peut s'en procurer : il lui propose donc de venir chercher les médicaments à son cabinet. La jeune fille comprend qu'elle doit céder à un chantage dégradant : les remèdes en échange de faveurs sexuelles. Keetje accepte de s'y soumettre uniquement pour ne pas délaisser les enfants. Si elle meurt, les pauvres petits seront livrés à eux-mêmes : elle seule, représente leur salut.

Je mourrai si je ne me soigne pas. Me soigner, c'est prendre ces médecines que je ne peux pas me payer, et que lui me donnera en échange de ma peau.

Et puis, eux, à la maison, que deviendront-ils, si je meurs ? Déjà maintenant, je sens tout chavirer ; que sera-ce sans moi ?

Son amour envers ses frères et sœurs la conduit même à se livrer aux passants. Après avoir jalousement gardé son intégrité et en dépit des abus subis, Keetje décide finalement de se prostituer, pour éviter que sa famille ne meure de faim :

Je regardais autour de moi, sentant qu'un malheur allait arriver, si on ne trouvait pas immédiatement une issue. Ma décision fut prise. J'allongeai ma jupe en traîne ; je tirai

⁴ Du grec *hédonè*, « plaisir » : l'hédonisme est une doctrine qui repose sur la recherche du plaisir et le souci d'éviter la souffrance.

⁵ N. Doff, *Jours de famine et de détresse*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1911 (1974), p. 121.

*mes cheveux sur le front ; je m'ajustai le mieux que je pus, en regrettant de n'avoir pas de fard, comme j'en avais vu aux prostituées, et dis à ma mère que j'allais sortir.*⁶

Le laconisme de ce passage souligne la détermination de la jeune fille, alors âgée de dix-huit ans. Une nouvelle étape de pénitence s'ouvre à elle : il s'agit là de la pire époque de sa vie.

2. L'onirisme : un bonheur éphémère. Le refuge existentiel des miséreux

L'onirisme ou la perte du sens de la réalité constitue une partie de l'expérience de la grande pauvreté. Selon J.-P. Sartre, sans l'imagination, l'homme serait complètement englué dans l'existant, prisonnier du présent, l'état de fait serait pour lui indépassable. L'imagination est la faculté de nier le présent et de poser l'irréel, non certes pour fuir la réalité dans le rêve ou l'utopie, mais parce que pour pouvoir agir, il faut se représenter une autre situation possible et les conditions nécessaires à son dépassement. À l'opposé de la raison, qui apporte souvent la solitude et la souffrance, l'imagination est source de joie et de bonheur :

*L'acte d'imagination [...] est un acte magique. C'est une incantation destinée à faire apparaître l'objet auquel on pense, la chose qu'on désire, de façon qu'on puisse en prendre possession. Il y a, dans cet acte, toujours quelque chose d'impérieux et d'enfantin, un refus de tenir compte de la distance, des difficultés.*⁷

Tandis que la pensée s'accomplit par des médiations, l'image se donne immédiatement et nous comble instantanément en nous soustrayant à l'emprise du temps. Elle est une puissance qui destitue le temps et la mort de leur gravité : elle est, pour reprendre l'expression de Malraux, un « anti-destin ».

Cependant, l'imagination a longtemps été considérée, non seulement comme maîtresse d'erreur et de fausseté, mais encore comme relativement pauvre. Nous pouvons toutefois nous demander si un tel jugement ne doit pas être révisé : cette « folle du logis »,⁸ comme l'appelait Malebranche, n'est-elle pas au fond, le refuge de la liberté et donc, du bonheur ? S'il était possible de concevoir un instant une conscience qui n'imaginerait pas, il faudrait la concevoir, selon l'expression de J.-P. Sartre, comme « totalement engluée dans l'existant ».⁹ Sans l'imaginaire, en effet, l'homme resterait prisonnier du monde et enseveli par lui, car c'est grâce à l'imaginaire que la conscience peut se saisir comme telle, à savoir, comme une

⁶ *Ibid.*, p. 124.

⁷ J.-P. Sartre, *L'Imaginaire*, Paris, Gallimard, 1940 (1971), p. 239.

⁸ N. Malebranche, « De l'imagination », in *De la recherche de la vérité*, Paris, Michel David, Tome II, 1674.

⁹ *Ibid.*, p. 359.

instance de « néantisation » et comme dépassement du monde, c'est-à-dire, comme liberté.

Il n'est d'ailleurs pas rare que, plus ou moins consciemment, l'Homme préfère les illusions qui réconfortent aux vérités qui dérangent. Néanmoins, pour Descartes, la lucidité, même lorsqu'elle attriste, est préférable à un contentement d'illusion : en effet, la recherche de la vérité doit toujours être privilégiée, quels qu'en soient les désagréments :

Je me suis quelquefois proposé un doute : savoir s'il est mieux d'être gai et content, en imaginant les biens qu'on possède être plus grands et plus estimables qu'ils ne sont, et ignorant ou ne s'arrêtant pas à considérer ceux qui manquent, que d'avoir plus de considération et de savoir, pour connaître la juste valeur des uns et des autres, et qu'on devienne plus triste. Mais [...] voyant que c'est une plus grande perfection de connaître la vérité, encore même qu'elle soit à notre désavantage, que de l'ignorer, j'avoue qu'il vaut mieux être moins gai et avoir plus de connaissance. [...] Ainsi je n'approuve point qu'on tâche à se tromper, en se repaissant de fausses imaginations ; car tout le plaisir qui en revient ne peut toucher que la superficie de l'âme, laquelle sent cependant l'amertume intérieure, en s'apercevant qu'ils sont faux.¹⁰

Nous allons constater que les théories susmentionnées sont en parfaite adéquation avec l'existence de Keetje. En effet, dès son enfance, celle-ci est fascinée par la dimension onirique : la profusion de ses lectures et l'expérience de la vie la dotent d'une intelligence hors du commun pour son jeune âge. Sa boulimie de lecture est une façon d'affirmer son indépendance, son refus de l'asservissement : vivre dans l'imaginaire se présente comme une voie possible du bonheur. La petite s'évade momentanément de la triste réalité en s'imaginant être une princesse de conte de fées, vivant avec les personnages des *Contes* de Perrault, dans des chambres entières remplies de jolies poupées aux robes somptueuses : « [...] je ne pouvais me rêver Cendrillon que dans une de ces maisons du XVII^e ou du XVIII^e siècle [...]. Quand je me rêvais la Belle au bois dormant, le bois m'embrassait fort parce que je n'en avais jamais vu. »¹¹ La fertilité de son imagination lui permet d'échapper à son enfer quotidien : malheureusement, le retour à la réalité s'avère chaque fois plus dur...

3. La figure paternelle : le « complexe de Keetje »

Dans *Totem et Tabou*, S. Freud explique les règles d'exogamie sur lesquelles sont fondées toutes les sociétés. Il repère certaines constantes dans l'inconscient humain,

¹⁰ Descartes, *Correspondance avec Élisabeth*, in J.-M. Beyssade et M. Beyssade (éd.), Paris, Garnier-Flammarion, 1989 (lettre du 1^{er} septembre 1646), p. 197.

¹¹ N. Doff, JF in *op. cit.*, p. 18-19.

le désir infantile d'inceste et de parricide ou complexe d'Œdipe, qu'il suppose universel. Le complexe d'Œdipe version filles est nommé « complexe d'Électre », en référence à l'héroïne grecque qui vengea son père, Agamemnon, en assassinant sa propre mère, Clytemnestre : ce concept est destiné à expliquer le développement psychique de la petite fille¹².

Cette théorie freudienne s'applique parfaitement à Keetje. Au début *Jours de famine*, le premier volet de la trilogie, la petite voue un culte à son père : sa plus grande joie est qu'il la tienne sur ses genoux, ou qu'il l'appelle affectueusement « Poeske », diminutif qui veut dire « Petite chatte ». Ce désir révèle le besoin de monopoliser l'attention du père : la fillette a beau être à jeun toute la journée, si ce dernier lui prête la moindre attention, il fait son bonheur. Dans l'extrait ci-dessous, la protagoniste rentre chez elle en sanglotant et s'écroule sur le seuil de la porte. Son père la réconforte en lui ôtant ses vêtements sales et en lui préparant un breuvage chaud :

12 Selon S. Freud, la mère « nourricière » est le premier objet d'amour chez la fille comme chez le garçon. Vers l'âge de trois ans, les enfants découvrent que leurs parents maintiennent des relations sexuelles, d'où ils se sentent exclus : cette découverte les incite à s'interposer entre leurs géniteurs. Toutefois, à ce moment-là, le processus chez la fille se dissocie nettement du processus chez le garçon. En effet, lors de la première phase dite « phallique » du complexe d'Œdipe, le garçon peut s'interposer entre ses parents en entrant ouvertement en conflit avec son père, ce qu'il réalise en exhibant son pénis ; le père, qui sanctionne ce comportement, se présente alors comme une figure d'autorité, liée à la peur de la castration.

De son côté, la fille, privée de phallus, ne peut entrer ouvertement en conflit avec le père. Aussi, chez elle, la castration n'est-elle pas ressentie comme la peur de perdre son pénis, mais comme la frustration de ne pas en avoir. Elle peut alors, selon S. Freud, réagir de trois façons : rejeter la sexualité ; rejeter la castration et par conséquent son destin de future femme ; choisir son père comme objet.

Plus précisément, dans ce dernier cas, la fille commencerait à ressentir une attirance pour son père - attirance toute calculée -, puisqu'il s'agit de lui soutirer un pénis pour se procurer celui qui lui manque. Cet attrait peut se donner sans entamer la pulsion sexuelle pour la mère, même si celle-ci prend (temporairement) figure de rivale dans la quête du pénis. L'explication proposée par S. Freud permet ainsi de comprendre comment la fille en vient à ressentir des pulsions sexuelles pour son père et des pulsions hostiles envers sa mère (situation contraire à celle du garçon).

Comme le complexe d'Œdipe pour le garçon, le complexe d'Électre se résout au moment de l'adolescence : la fille surmonte alors sa castration, elle commence à élaborer une personnalité propre, empruntant à la fois à son père et à sa mère, et elle se met à rechercher d'autres partenaires sexuels que ses parents. Le désir d'enfant, à l'âge adulte, ne serait alors chez la femme qu'une simple sublimation du désir de pénis, ressenti dans l'enfance. Cependant, si le complexe d'Œdipe permet l'expression radicale de l'attirance à l'égard de la mère et d'hostilité à l'égard du père, dans le complexe d'Électre, cette expression se teinte toujours d'ambivalence. La fille est attirée par son père, mais seulement dans la mesure où elle cherche à lui soutirer le pénis ; elle ressent une rivalité à l'égard de sa mère, mais continue par ailleurs à s'identifier à elle. Aussi S. Freud pense-t-il que le complexe d'Électre ne se résout jamais complètement chez la fille et que ses effets s'en ressentent dans sa vie mentale de femme adulte.

Mon père me déshabilla, essuya doucement le sang, en répétant :

- Ma pauvre petite « Poeske », elle est toute crevassée, ma pauvre petite « Poeske » !

Il m'assit sur une chaise devant le poêle, et me donna une tasse de café aux trois quarts remplie de marc ; mais je ne voulais rien dire, car l'intention de mon père était bonne, il se fâchait si on ne l'acceptait pas telle quelle. Puis mon père était si beau, me semblait-il, et sa bonté si exquise que, pour rien au monde, je ne l'aurais froissé.¹³

Mais il y a mieux encore ! La petite atteint le paroxysme du bonheur lorsque ses parents lui donnent la permission de dormir entre eux. Être allongée au milieu d'eux, la comble de bonheur :

Puis j'attendis anxieusement le soir. Quand mon père rentra, je me jetai avec un grand cri dans ses bras. Il me souleva silencieusement, me garda pendant le souper sur ses genoux [...] :

- Père, dis-je, laisse-moi dormir cette nuit entre mère et toi ; j'aimerais tant, puis-je ?

- Oui, ma Keetje, oui, ma « Poeske », et avec ta poupée, n'est-ce pas ?

- Non, père, murmurai-je, avec vous deux seuls.

J'étais indéfinissablement heureuse.¹⁴¹⁵

Si l'on interprète cet extrait en termes freudiens, nous pouvons dire que l'héroïne réussit à s'interposer entre ses parents et détient le monopole du père, qui représente à la fois l'affection et l'autorité (du moins, pendant son enfance). En ce sens, il n'est guère étonnant que le portrait que brosse la narratrice de son père soit digne d'un apollon : elle le décrit physiquement dans les moindres détails (sa hauteur, son allure, son teint, ses yeux, sa denture, ses cheveux, sa voix). Elle se plaît à mettre en exergue leur complicité qui s'explique, selon elle, par la couleur de leurs yeux : « Avec père, je peux causer sans parler ; avec mère, moins, ses yeux sont bruns ; et père également me comprend et me répond quand je lève le regard vers lui. Ainsi il y a moyen de tout se dire sans que personne ne s'en aperçoive. J'adore cela. »¹⁶ La mère est manifestement exclue de cette communication impénétrable entre le père et la fille, une entente clandestine qui fait le plus grand bonheur de Keetje.

13 N. Doff, *JF* in *op. cit.*, p. 67.

14 Cette anecdote se trouve aux antipodes d'un passage dans lequel la mère insiste pour que la petite dorme dans le lit, alors que le père se montre récalcitrant : « [...] malgré mon père qui bougonnait, elle voulut que je couchasse entre eux deux. » (N. Doff, *Keetje trottin*, Bruxelles, Labor, 1921 (1999), p. 18)

15 N. Doff, *JF*, p. 38-39.

16 N. Doff, *KT*, p. 80.

4. L'adoption providentielle de Willem : une éclipse de bonheur

Keetje vénère ses parents (du moins, au début de la trilogie) mais elle aime aussi profondément ses frères et sœurs, dont elle prend soin comme une véritable mère. Elle préférerait vivre dans la misère avec eux, que de les quitter pour un endroit plus hospitalier : « J'aurais néanmoins voulu vivre dans cette joliesse et dans cet ordre [en parlant de la maison de Mlle Smeders], mais il faudrait changer de mère, et ne plus avoir Dirkje, ni Naatje, ni Keesje. Ah non ! Ah non ! Pour rien, je ne voudrais ne pas les avoir. »¹⁷ D'ailleurs, elle souhaite avoir, elle aussi, une ribambelle d'enfants : « C'est amusant tout de même qu'on puisse faire sortir de son ventre autant de jolis enfants que l'on veut ! Quand je serai grande, j'en aurai un tas ! »¹⁸ L'héroïne n'aura toutefois pas d'enfant¹⁹ mais l'adoption de son neveu représente une bouée de secours : Willem lui permet de ne pas sombrer dans la déréliction totale.

La biographie de l'écrivaine nous révèle qu'en 1893, Neel rend visite à son frère Jean Hubert qui habite Amsterdam, et accepte de recueillir - sans pour autant entamer une procédure d'adoption - l'un de ses neveux prénommé Johannes Hubertus, âgé seulement de quatre ans. Cet enfant remplit la maison de bonheur : malgré les réticences de Fernand, le petit gagne l'estime de ce dernier qui se plaît à l'éduquer. Cependant, cette adoption cache un autre dessein : la belle-sœur de Neel exige une compensation économique en échange de lui céder définitivement la garde de son fils. Cette dernière consent à cette transaction, puis refuse catégoriquement. Cette rivalité s'achève lorsque Johannes rend visite à sa famille, à Amsterdam, d'où il ne reviendra jamais. Cet épisode touchant de la vie de Neel est relaté dans le deuxième volet de la trilogie et correspond, à quelques détails près, à la réalité.

Dans *Keetje*, l'héroïne reçoit une lettre de son frère Hein : ce dernier lui propose d'adopter l'un de ses fils, Willem, âgé de cinq ans. La jeune femme en est bouleversée et se rend immédiatement à Amsterdam pour recueillir son neveu. Dépitée de voir dans quelles conditions vit son frère, Keetje part comme prévu avec son neveu, en ignorant que son adoption cache des intérêts d'ordre pécuniaire. Willem représente un véritable rayon de soleil dans la vie solitaire de la protagoniste. Il conquiert immédiatement le cœur meurtri de sa tante, d'autant plus qu'il lui rappelle son enfance misérable : le petit garçon est crasseux, ses

17 N. Doff, *JF*, p. 42.

18 N. Doff, *KT*, p. 34.

19 Rappelons que Keetje n'aura jamais d'enfant, non par choix, mais par peur d'avoir contracté une maladie vénérienne. Elle reproche d'ailleurs à sa belle-mère de s'être tue à propos de la maladie d'André : « - Comment, madame, vous saviez que cette piqûre était syphilitique et vous ne m'avez rien dit ! Et vous auriez voulu que j'eusse des enfants ? Ah !... » (N. Doff, *Keetje*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1919 (1974), p. 328).

cheveux regorgent de vermine, son petit corps est marqué par la dénutrition : « Il me regardait, la bouche ouverte. Son nez épaté était tuméfié ; de très beaux yeux clairs, un front énorme bombé [...]. Il avait des cheveux jaunes de pauvre, raidis, remplis de vermine [...]. »²⁰

Keetje se révèle être une mère passionnée dans le sens où la passion produit un décentrement : elle n'est plus seule avec elle-même comme dans l'expérience de l'ennui ; elle est désormais en rapport avec un être qui oriente la totalité de son existence. Tante et neveu deviennent inséparables : cet investissement dans l'amour maternel représente une compensation : à l'instar de Jeanne, l'héroïne d'*Une Vie* de Maupassant, Keetje devient une « mère fanatique, d'autant plus qu'elle avait été déçue dans son amour, puis trompée dans ses espérances. »²¹ Il s'agit aussi un amour de projection : le même sang coule dans leurs veines car ce petit garçon est son neveu. Touchée par la grâce maternelle, la jeune femme découvre enfin une raison de vivre. Malheureusement, ce bonheur n'est qu'éphémère...

Au bout d'une semaine, Keetje reçoit une lettre de sa belle-sœur lui réclamant des vêtements pour ses autres enfants, ainsi que de l'argent. Chaque semaine, elle la sollicite pour lui réclamer des subsides, jusqu'au moment où l'héroïne lui répond qu'elle n'enverra plus rien. En retour, cette mégère exige que son fils lui soit rendu. Keetje envoie alors une somme d'argent non négligeable pour tenter de retarder l'échéance : mais rien n'y fait... Elle se voit dans l'obligation rendre le petit qui retourne dans la cave infâme de ses parents, à Amsterdam... Cette séparation anéantit la jeune femme : « Maintenant la mesure est-elle pleine ?... que peut-il encore m'arriver ?... est-ce assez, est-ce assez maintenant ?... et lui, mon glorieux petit garçon !... »²²

Force est de constater que la chaîne de mésaventures qui s'abat sur l'héroïne constitue l'ossature même de son existence. Étalés dans le temps, Keetje présente tous les éléments et tous les instants successifs qui ont forgé son caractère. La vie lui ôte les deux êtres les plus chers, son neveu Willem puis André, l'homme de sa vie : lorsque celui-ci commence à présenter des symptômes inquiétants, elle pressent qu'un grand malheur va s'abattre sur eux : « Qu'est-ce qui nous attend ? De l'aide, mon Dieu, de l'aide !... »²³ « Que se prépare-t-il, grand Dieu, que se prépare-t-il ? »²⁴ Malgré toutes ses prières incantatoires, sa prémonition s'accomplit : son bien-aimé décède, suite à une piqûre syphilitique... Déçue dans ses aspirations, accablée par les événements, Keetje abandonne volontiers l'explication de sa vie à la toute-puissance du sort.

20 N. Doff, *K*, p. 295.

21 *Ibid.*, p. 156.

22 *Ibid.*, p. 316.

23 *Ibid.*, p. 326.

24 *Ibid.*, p. 327.

5. La résilience et l'avènement du bonheur

Selon la Genèse, tout commence à la campagne, dans une nature qui comble l'Homme de dons, et qui représente le Paradis terrestre. Keetje porte en elle l'amour de ce lieu idéal, d'où l'homme a été chassé. Pour elle, cette campagne mythique représente le bonheur simple, la contemplation ; tandis que la ville, où la pauvreté est de loin le pire des fléaux, incarne la primauté de l'argent et des apparences : « Là-bas [au milieu des bruyères], on ne m'insultait pas pour ma saleté »²⁵ précise-t-elle.

Excédée par le tohu-bohu du foyer, Keetje préfère fuir l'impasse familiale et se plaît à rêvasser dans les prés, à s'imprégner des senteurs envoûtantes des fleurs²⁶... Dans ce cadre bucolique, loin de la civilisation, le silence symbolise la liberté : elle se retrouve seule, au milieu d'une nature complice qui lui permet d'oublier, ne serait-ce qu'un instant, sa pitoyable existence...

Enfant, elle est envoyée chez une de ses tantes qui habite à Haarlem. La petite souffre de violentes poussées de fièvre et la proximité de la nature représente un baume qui apaise ses maux : là-bas, plus rien..., la fièvre ne se manifeste plus. Entourée de fleurs et de la tendresse de son cousin, la fillette rayonne de bonheur : « Jamais je n'avais été aussi heureuse que depuis ce matin. Je voyais la lune et les étoiles par la lucarne du toit ; le parfum entraînait par les fissures »²⁷, confie-t-elle. Comme un parchemin blanc, l'ambiance agreste libère la petite fille de l'oppression de la ville : « La campagne m'enivre, je m'y dilate et m'y sens prise de joie, d'amour, et d'une folie d'embrasser que rien d'autre ne peut me donner »²⁸ La campagne est synonyme de tranquillité, de parfums exquis, de ravissement ; malheureusement, cet enchantement s'évanouit dès son retour à la puanteur de l'impasse...

L'excipit nous présente une ouverture qui s'inscrit dans l'environnement. Après une vie souffrante, de tortures aussi bien physiques que morales, Keetje trouve enfin la sérénité dans un « village perdu dans les bruyères. »²⁹ Là-bas, elle mène une vie en autarcie, presque monacale, dans laquelle elle s'épanouit. Elle ne cherche plus la compagnie des gens qui l'ont tant déçue : « J'ai appris seulement à lire, à voir

25 N. Doff, KT, p. 28. Cette phrase renvoie directement au dénouement de la trilogie, étant donné que l'héroïne finit ses jours dans « un village perdu au milieu des bruyères » où « les voix jamais d'accord des hommes ne [l'] atteignent plus. » (K, p. 343)

D'un point de vue philosophique, J.-J. Rousseau affirme que la nature élève l'Homme et l'empêche de céder au vide, à l'ennui et aux vices que la ville autorise : la nature est le premier berceau de l'homme et doit le rester.

26 La narratrice mentionne souvent la senteur des fleurs : « Sais-tu ce que j'aime beaucoup ? C'est quand on ouvre les cloisons des bateaux et que toutes les fleurs apparaissent ensemble et répandent leurs parfums : on le sent jusqu'au Spui... Ah ! » (KT, p.123) La narratrice adore les fleurs car leurs parfums contrastent avec le remugle du foyer...

27 N. Doff, K, p. 264.

28 *Ibid.*, p. 203.

29 *Ibid.*, p. 338.

et à écouter, depuis que je suis ici et que les voix jamais d'accord des hommes ne m'atteignent plus. »³⁰

Il n'y a pas de règle universelle pour atteindre le bonheur : à chaque être, à chaque personne de le définir. Toutefois, la philosophie de Platon l'associe à la vertu et Sénèque affirme que « la nature [...] doit nous servir de guide ; c'est elle que la raison observe et consulte. Il n'y a donc point de différence entre vivre heureux et vivre selon la nature. »³¹ Tel est le cas de notre héroïne qui se réfugie à la campagne, dans un lieu assimilé au jardin d'Éden, où l'harmonie règne en maître :

*Cela existe donc tout de même, le bonheur... Je ne suis plus jamais triste... Je vois bien encore de temps en temps un bambin qui joue sur le gazon, mais l'image sourit et rejoint là-bas une autre image d'homme - il a sa redingote de toujours. Ils me sourient tous les deux, avec une expression d'infinie douceur sur le visage, et me font le geste de ne pas me lever, de jouir, de jouir de la joie qui m'environne.*³²

Les visions cauchemardesques d'enfants miséreux ont fait place à des visions enchantées : l'héroïne ne précise ni l'identité du petit garçon qui joue sur la pelouse, ni celle de l'homme à la redingote, mais nous pensons qu'il s'agit certainement de Willem et d'André, les deux seules personnes qui l'ont réellement aimée. Son neveu et son amant la regardent tendrement et l'encouragent à profiter du bonheur qu'elle a tant mérité : après une vie de souffrances et de sacrifices, le moment est venu pour elle de se reposer et de profiter pleinement de la paix retrouvée...

Conclusion

Si l'homme cherche à être heureux, il est bien en peine de définir tout à fait ce qu'il veut. Comme le faisait remarquer Kant, le bonheur est un concept indéterminé, un idéal de l'imagination. Dans le triptyque doffien, Keetje est constamment à la recherche du bonheur : enfant, elle y accède en utilisant son imagination débordante qui la soustrait momentanément à la dure réalité : en ce sens, l'onirisme comme narcotique car il lui donne, ne serait-ce que de façon éphémère, quiétude et euphorie. Plus tard, la jeune femme accueille son neveu Willem : son adoption représente l'une des étapes les plus heureuses de sa vie. Malheureusement, la fatalité se déchaîne de nouveau contre elle : Keetje doit rendre le petit à son père ce qui la fait sombrer de nouveau dans le gouffre de la dépression.

³⁰ *Ibid.*, p. 343.

³¹ Sénèque, *De la vie heureuse*, Paris, Librairie Poussielgue Frères, 1883, p. 32.

³² *Ibid.*, p. 344.

Force est de constater que la protagoniste n'a guère été gâtée par la providence... En effet, le bonheur lui a systématiquement été arraché, ce qui nous rappelle d'ailleurs l'étymologie de ce substantif : du latin, *augurium*, qui signifie chance, fortune. Ce n'est qu'à sa maturité, après une vie de souffrances et de sacrifices, éloignée de la civilisation qui l'a toujours tourmentée, que l'héroïne atteint finalement un bonheur durable bien mérité...

Virginia IGLESIAS PRUVOST